

Dénouement (extraits)

Pierre Nepveu

Numéro 136, février 2013

Ouvrir le XXI^e siècle : anthologie de 80 poètes québécois et français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (2013). Dénouement (extraits). *Moebius*, (136), 107–109.

Pierre Nepveu

DÉNOUEMENT (extraits)

Il faudrait un grand lit de silence. On serait seul avec les ombres, les roches de l'enfance, les boisés dont les arbres se baignaient dans l'eau des dernières neiges, les chiens de plage et les chevaux de rue. On serait tout passé, toute mémoire abat-jour, toute veille pour traverser la nuit d'hiver. Où se trouve-t-il, ce grand lit de silence?

*

Recommencer. Apprendre. Tirer le vin noir de la douleur, arracher à la souffrance de vivre et de désirer le grand branle-bas du savoir. On déménage, on quitte le corps pétrifié pour aller dans l'ouragan des alphabets, dans des dictionnaires de cent étages, des bibliothèques qui vous roulent sous terre le long de tunnels de cent kilomètres par grand vent. On est allé à perte de soi, on a jeté ses mains sur la table, elles bougent toutes seules, elles palpitent déjà à d'autres poignets. On a des mains de femme, des mains de tueur, des mains qui maquillent le visage crépusculaire des morts. On refait une beauté à la déesse Désespoir, sa chair est tendre comme un fruit, on va la dévorer d'un coup de dent à midi, dans la lumière plus grande que le monde.

*

On ne pouvait plus vivre. On devait avancer dans l'outre-vie, à défaut d'être, à manque d'air et de feu. J'étouffais un moment au bord du paysage qui dégainait ses splendeurs et les étalait pour tromper. Les avions tombaient par grappes au loin, mais le soleil de décembre tenait bon, cloué à une banderole de ciel dont le fond laissait affleurer des promesses de misère et de sorcellerie. Je suis sorti de mon corps par la porte opposée, celle d'en arrière, qui donne sur des ruelles infâmes, des salons louches, des commerces troubles qui enragent de vous savoir à l'avance rassasié. On a longtemps tenu l'attente et ses espoirs comme un fil conducteur, une route à conduire en laisse la fatalité. Mais à présent, il n'y a plus rien, on est dehors pour dehors, loin pour loin, et ce qu'on savait du corps se dissout dans une étrange contemplation du tout ou rien. Ça ne veut plus, ça ne peut plus, et on sourit machinalement au bord du fleuve qui garde en lui des désirs d'eau courante et se refuse à la congélation. Bateaux, cendre des morts, filles noyées à vingt ans. Ça descend vers les caps, les îles longues comme des doigts, les rochers trouvés par la lumière, leur royauté ignorante des révolutions et des têtes tranchées. Nature forte, pointes dures, pendant que la mer tiède monte à l'assaut des villes et s'insinue déjà dans les premières maisons, visiteuse lunaire, comme un tsunami invisible, un tsunami de mille ans qui aura raison des générations futures agrippées à leurs machines pensantes et à leurs organes de fer.

*

Prose pour briser le cadenas du destin, pour sortir des colonnes de phrases qui vous tenaient en étau la tête et donnaient l'illusion que Dieu règne de tout son Verbe sur les fables du monde. Prose pour ouvrir la porte et continuer. L'après-midi sent le goudron d'un toit neuf, des hommes en badigeonnent de grandes surfaces planes sur lesquelles veille le ciel bleu plein de désirs arctiques inassouvis. Je n'ai pas vu d'oiseaux, mais des branches brisées que foulait un vieil homme, traînant ses pieds et souriant à la tiédeur de décembre. Prose pour le garder vivant et le conduire au dernier paysage sur terre, au-delà des supplications, des fractures ouvertes, des biopsies qui révèlent le pire. Au retour, le brûleur de goudron souffle comme un ogre au bord de la rue. Le noir onctueux et fumant coule dans les seaux. Je cherche à l'intérieur des raisons d'être : la sonnerie d'un téléphone, l'état des fruits et des légumes, la poussière qui est un signe des temps et qui vient du Sahel ou de Gobi. Je suis transporté, je rentre de tous les pays à la fois. Prose pour demeurer.